

SERGE PEKER : *DIMANCHES*

Film de Shokir Kholikov (2023)



La fin, déjà lointaine, de la période Hollywoodienne, a ouvert les salles de cinéma à des films venant d'ici et de partout. *Dimanches*, réalisé par Shokir Shokilov, nous vient d'Ouzbékistan. Tout spectateur un peu curieux ne pourra s'empêcher d'aller voir sur une carte où se trouve **cet Ouzbékistan**, presque aussi peu connu que les pays qui l'entourent. C'est ainsi qu'aujourd'hui aller au cinéma est également aller bien au-delà des limites de l'Europe. Le cinéma, comme tous les arts, ne connaît pas de frontières.

Dimanches nous emmène donc en Ouzbékistan et plus précisément dans la campagne ouzbek pour nous faire entrer entre deux dimanches dans **la vie quotidienne d'un vieux couple de paysans** qui élève des moutons et travaille au tissage de la laine. Ce vieux couple a deux fils. L'un, vivant à l'étranger, semble avoir amassé une fortune suffisamment confortable pour faire de la vieille maison des parents, sa résidence secondaire. On ne verra pas ce fils prodigue tant attendu depuis des années par ses vieux parents paysans. L'autre qui vit près de ses parents est une sorte d'homme de main de son frère. Leur tactique pour exclure les parents consiste à introduire dans leur maison différents objets de consommation censés remplacer et rendre plus commode la vie des deux vieux paysans. Vieille tactique connue depuis le cheval de Troie. Celui resté au pays leur livre ce que l'autre leur achète de jour en jour et entre deux dimanches. Viendront successivement l'allume-gaz en remplacement des allumettes, la cuisinière avec allume-gaz intégré prendra la place du vieux réchaud, la télévision numérique remplacera celle avec antenne dont ils ne voient que des images brouillées. Ce brouillage des images qui ne cessent de sauter non seulement leur est indifférent mais aussi et surtout, il les met à l'abri du monde de la consommation qui ne nourrit que le capitalisme. Enfin et pour terminer la semaine, le remplacement de leur bruyant réfrigérateur contre un dernier modèle insonore et celui de la mortelle carte bancaire en remplacement des billets de banque pour payer leurs achats.

Les effets comiques de ces diverses substitutions sont autant de conséquences tragiques pour ce **vieux couple perturbé et désorienté par ces divers objets de consommation**. Que l'auteur de tous ces achats soit l'invisible fils enrichi à l'étranger, est paradigmatique du capitalisme moderne qui aujourd'hui reste invisible à ceux qui en subissent les effets.

Toute la finesse du film consiste à présenter en sept jours la vie d'un vieux couple de paysans et la disparition de leur monde par l'accaparement capitaliste. La caméra capte et saisit ce monde non par des mots mais par l'expression des visages, des regards et la signification des gestes cadrés au

millimètre près. **Tout est dit sans paroles**, y compris ce qui est retenu dans les esprits et que les mots eux-mêmes ne pourraient dire.

Derrière l'aspect bourru de l'époux, nous découvrons progressivement un homme qui conserve pour sa femme **un amour resté fidèle**. Sa muflerie lui sert d'armure et de repli contre sa douloureuse mélancolie liée à la conscience d'un mode de vie désormais dévasté et fini. Mais l'armure est fragile et la main de sa femme sur la sienne suffira à la réduire à rien. « *Nous aurons eu une belle vie,* » lui dira son épouse. « *Oui, nous aurons eu une belle vie,* » lui répondra-t-il en gardant sa main sur la sienne.

Cette belle vie est celle de **leur monde paysan**. De ce monde, le film de Shokir Kholikov nous en fait découvrir la richesse. Cette richesse, associée à leur grande générosité, est celle de la valeur portée au produit de leur travail réparti en différents secteurs : élevage de moutons, production laitière et artisanat par le tissage de la laine. C'est là **un monde où l'argent a perdu son pouvoir fétiche**. Personne ne vient les voir sans repartir les mains vides et la valeur d'un pot de lait est pour eux supérieure à sa valeur d'échange. La mère sera scandalisée en voyant son fils renverser par négligence le lait qu'elle lui a donné. Leur maison est pour eux **leur lieu de vie bien plus que leur propriété**. La leur enlever revient à leur enlever la vie. Mais très singulièrement, l'intérieur de cette maison n'est justement pas le lieu qu'ils semblent tous deux occuper. Leur vie commune se passe très curieusement dans la cour. À l'exception d'une scène où nous les voyons allongés dans un lit situé sous leur toit, ils dorment, font la cuisine et regardent leur télé dans leur cour. C'est donc hors des murs et non dans les murs qu'ils vivent. Ce qui fait qu'en ce sens, **c'est l'ouvert** et non le clos **qui est lieu de leur vie amoureuse**.

Le romantisme du film vient du fait que **ce vieux couple fait "un" avec leur vie de paysans**. Et cet "un" désormais perdu résonne à la toute fin du film dans les pas du vieil homme qui, s'éloignant de la maison, marche désormais seul sur un fin tapis de neige.

Cette fin m'évoque une page des mémoires de Chateaubriand où marchant seul dans un palais, le narrateur entend chacun de ses pas résonner sur la froideur du marbre.

• • •